

I.

Première lettre du capitaine Jacques.

A Messieurs le président et les membres du Conseil directeur de la Société antiesclavagiste de Belgique.

Albertville, le 10 août 1892 (1).

Messieurs,

J'AI l'honneur de vous accuser réception de vos lettres nos 8 et 9, ainsi que des duplicata des lettres précédentes.

Pour vous faire une idée de la joie que ce courrier nous a causée, il faut savoir dans quelle situation il nous a trouvés, le 1^{er} août. L'annonce de renforts n'aurait jamais pu arriver avec plus d'à-propos, tant pour ranimer notre courage que pour rendre un peu d'espoir aux malheureux qui nous environnent et que la connaissance de la pénurie de nos moyens d'action inquiétait. On nous croyait abandonnés, et bon nombre de pauvres hères qui sont venus implorer notre secours, ne se jugeant pas suffisamment en sécurité, étaient sur le point de retourner chez leurs oppresseurs; ceux-ci, après avoir fait les avances les plus alléchantes pour les faire revenir chez eux, les menaçaient de représailles terribles et, avec une audace inouïe, venaient les pourchasser jusque sous nos murs.

Mais n'anticipons pas.

En relisant mes lettres précédentes, je m'aperçois que je ne vous ai pas donné les détails de mon entrevue avec les Arabes d'Udjiji, ni l'exposé des événements qui se sont produits dans nos parages, depuis le combat du 5 avril, sur la Lukuga, où nous avons perdu le brave Alexis Vrithoff.

Visite à Udjiji. — Entrevue avec Rumaliza. — J'ai été reçu plus que froidement, non comme un ami ou comme un étranger pour lequel on doit avoir des égards; mais comme un ennemi auquel on voudrait couper le cou.

Dans la cour du tembé (habitation) où on m'a fait entrer seul, à l'exclusion de mes quatre hommes d'escorte

1. Reçue en Belgique en décembre 1892.

brutalement repoussés au moment où la porte se refermait sur moi, on avait rassemblé une collection de gens choisis parmi les plus déterminés du pays; ces gens étaient armés jusqu'aux dents et me lançaient des regards... peu engageants. (J'ai su depuis, d'une façon certaine, qu'il avait d'abord été décidé que je ne sortirais pas vivant de la cour du *tembé* où était le *barza* et que c'est à des circonstances toutes fortuites que j'ai dû d'avoir la vie sauve.)

Pendant tout le temps qu'a duré le *schaouri* (entretien) ces canailles en guenilles agitaient leurs fusils dont ils avaient l'air de préparer les batteries, ou bien dégainaient leurs couteaux.

Cette mise en scène avait évidemment été préparée pour m'intimider; j'ai feint de ne pas m'en apercevoir et j'ai exposé avec calme le but de ma démarche. L'entrevue a duré près de trois heures; je la résume.

Rumaliza est revenu précipitamment des environs du Muta N'Zigué, où il opérait, parce que des courriers de plus en plus pressants le rappelaient au plus vite pour remettre de l'ordre dans son pays. Les blancs de la Lukuga, disait-on, étaient occupés à égorger tous ses enfants et avaient coupé la route de Mtowa. On m'accusait généreusement d'avoir tué dix hommes à Fundi Bwété, quarante à Kahengueré et je ne sais combien à Ali-Mouendé

J'ai eu toutes les peines du monde à faire comprendre à ces gens mal disposés à mon égard que rien, absolument rien dans ma conduite n'avait pu témoigner d'intentions hostiles à l'égard des Arabes ou de leurs postes, à preuve que, bien que mes instructions semblassent m'indiquer Mtowa comme emplacement pour mon poste, je ne m'y étais pas installé, afin d'éviter un conflit avec Ali-Mouendé, dont j'ai rapporté les menaces de guerre si je voulais bâtir là.

Après avoir ainsi exposé ma conduite, j'ai dit à Rumaliza qu'il avait été induit en erreur par des rapports mensongers de ses nyamparas (lieutenants). Pour finir j'ai demandé que Rumaliza ou de ses délégués viennent visiter les endroits où ces prétendues hécatombes ont eu lieu.

Ce dernier argument m'ayant paru concluant et étant resté sans réponse, j'ai poursuivi le but de ma visite. J'ai dit que j'étais chargé d'administrer le district du Tanganika conformément aux lois de l'État. Aux Falls et partout ailleurs dans l'État, les Arabes vivent en bonne intelligence avec les Européens. J'espère qu'il en sera de même ici. J'ai encore protesté de la nature pacifique de mon occupation et de mon désir sincère de vivre en paix avec tout le monde. Eux aussi, ont-ils dit, désirent la paix avec le blanc. A cela j'ai répondu que je ne doutais nullement de la sincérité de leur assertion, mais que, si eux, chefs, respectaient les blancs et les villages couverts par le drapeau de l'État, il n'en était pas de même de leurs nyamparas, contre lesquels je n'avais encore reçu que des plaintes jusqu'à ce jour. Rumaliza a reconnu qu'effectivement quelques-uns de ses nyamparas n'étaient pas absolument corrects, mais qu'il n'en était pas maître comme il voudrait. En attendant, c'est lui qui leur fournit les moyens d'action et leur donne des ordres. Il a ajouté qu'il allait encore les rappeler à leurs devoirs et que s'il n'était pas obéi il me préviendrait et que... nous unirions nos forces pour les soumettre.

J'ai dû me contenter de cette réponse perfide.

Une seule réflexion à méditer par ceux qui persistent à affirmer que l'on peut entièrement s'abandonner à la bonne foi des Arabes : c'était précisément le jour même où avait lieu ce pacifique schauri, que les bandes que Rumaliza avait fait venir du Manyéma commençaient leurs exploits dans nos environs. S'ils avaient été sincères, ils auraient pu me prévenir de ce qui m'attendait à mon retour, — et en présence de mes déclarations et de leurs protestations ils auraient pu... décommander les violons. Ou bien, plus simplement, ils auraient bien pu me prévenir et regretter d'avoir été si vite en besogne. Mais ils s'en sont bien gardés, les coquins : ils se croyaient trop sûrs du succès et espéraient bien que je ne reverrais pas Albertville.

Retour. — Le lendemain de ma visite à Rumaliza, — bien que le vent fût contraire, — j'ai levé l'ancre vers midi ; j'avais hâte de quitter cet endroit inhospitalier et

malsain. L'attitude agressive des habitants m'avait contraint de retenir mes hommes à la rive pour éviter toute occasion de conflit, si je leur avais permis d'aller au marché.

Vous connaissez déjà les événements qui ont suivi le combat du 5, à la Lukuga. Les pertes infligées à l'ennemi dans cette sanglante rencontre, et la mort de son général en chef Kalonda ont déterminé la retraite provisoire des esclavagistes.

Perfidie arabe. — Maintenant vous possédez les éléments nécessaires pour comprendre mon récit, et je continue l'exposé des faits.

Il y a quatre mois que j'attends le fameux Bwana N'Sée, l'émissaire que Rumaliza devait me dépêcher pour négocier la paix et, comme sœur Anne, je ne vois toujours rien venir. Seulement nous ne sommes plus dans les mêmes conditions qu'il y a quatre mois; car, ainsi qu'il était à prévoir (la force de l'habitude sans doute!), les Arabes m'ont manqué de parole et ils ont continué les hostilités. Ils savent bien que les blancs sont fidèles à leurs engagements et ils se sont servis du missionnaire anglais (M. Schwann) pour obtenir de moi la certitude que je suspendrais les hostilités. Il s'agissait simplement pour eux de gagner du temps, de se reconnaître un peu, de s'orienter, d'opérer leurs concentrations et de reprendre, sans crier gare, les opérations commencées.

Ils ont débuté par le pillage et l'incendie des derniers villages qui existaient encore de la mission de Kibanga, et dont les chefs sont venus me saluer lors de mon voyage dans le nord du lac. Leurs exploits se sont arrêtés juste à la limite des terrains concédés à la Mission. *Pas une âme n'a échappé à ce coup de filet.*

Ceux qui n'ont pas été massacrés ont été capturés et conduits à Udjiji. Ceci se passait au commencement de mai. Dans le courant du même mois, les gens de Simba, dans l'Ugoma, reçoivent la visite d'Ulédi, brigand déjà cité, qui a son quartier général dans les environs de Karomwé. Ulédi installe un boma dans la résidence même de Simba, contraint à se réfugier dans ses montagnes.

En même temps une bande plus nombreuse que celle

du mois précédent fait son apparition à Mtowa et dans les environs de la Lukuga, faisant une nouvelle rafle d'esclaves. Les canailles construisent des bomas dans les environs de l'ancienne position de Mouny et près de Mtowa, et nous provoquent à la lutte. Mais je dois me borner à rester sur la défensive, et il me faut prendre des mesures pour parer à la cuisante famine qui se prépare.

La famine. — La plaine d'Albertville est subdivisée en lopins que je fais répartir entre les différents villages réfugiés sous nos murs. Je distribue des houes, et des épis de maïs pour ensemençer ; en se mettant à l'œuvre sans retard, on pourrait encore avoir une récolte avant la sécheresse.

Il me faut beaucoup de bras pour les travaux qui sont en voie d'exécution à Albertville, et j'ai créé une monnaie en papier, subdivisionnaire de l'upandé (brasse d'étoffe) ; elle représente la valeur d'une journée de travail, de sorte que ceux qui le veulent peuvent gagner de quoi s'acheter des vivres.

Mais les vivres sont rarissimes dans nos environs immédiats.

Je ne veux pas vous attrister par la narration des misères qui s'évalent journellement sous les yeux : deux exemples vous en donneront un aperçu.

De pauvres mères, d'une maigreur cadavérique, viennent en oscillant sous le poids pourtant insignifiant du petit fantôme qu'elles tiennent sur leurs poitrines décharnées, et par une mimique expressive, implorant une poignée de nourriture qui leur permette d'allaiter, ne fût-ce qu'une fois, leur petit. — D'autres infortunés sont étendus de tout leur long, ou adossés à leurs huttes, les yeux caves et brillants du feu qui les consume, les pommettes saillantes faisant mieux ressortir l'absence de joues et le prognathisme de leur face. Incapables de faire un mouvement, et leur organisme, trop détraqué pour supporter encore un aliment que nous voudrions leur donner, ils attendent que la mort les délivre d'une existence dont la moindre jouissance a été souvent bannie.

C'est navrant, n'est-ce pas ? Et dire que c'est là l'œuvre

de Rumaliza et C^{ie}, ces bons Arabes, qui se gardent bien de faire des razzias ou de molester les pauvres nègres!!!

Je continue l'exposé des faits.

Tandis que nous nous débattons de notre mieux pour repousser les assauts de la faim, nous prenons les mesures nécessaires pour recevoir, comme il le mérite, l'assaut dont les Wagwanas nous menacent.

Durant le mois de juin, nous avons fait des briques, et maintenant, nous maçonçons avec une activité fiévreuse, et si nous n'avons pas de mécomptes, pour les premiers jours de septembre, le manteau de bois de notre fort tombera, mettant à nu les murs crénelés, solides, et d'une hauteur déconcertante, qui constitueront l'Albertville définitif.

Bravade. — Au commencement de juillet, nos ennemis relâchent un des prisonniers qu'ils ont faits près de la Lukuga ; un pauvre vieux, n'ayant pas grande valeur sur le marché, qui arrive encore tout tremblant et meurtri de la vigoureuse bastonnade qu'il a reçue avant d'être libéré, et me transmet le message dont ils l'ont chargé : *une balle en cuivre* de fort calibre, admirablement martelée, et *un épi de maïs* symbolisant la paix et la guerre.

Si je veux payer grassement, renvoyer les wachenzies et quitter ma position, ce sera la paix!!!

Sinon, il y a des balles prêtes pour nous.

Quels voisins conciliants, n'est-ce pas ?

Il n'y avait rien à répondre à cette bravade. Comme nous manquons précisément de projectiles pour nos fusils à capsules, j'ai mis religieusement de côté le spécimen de balle qu'ils m'ont envoyé, et, ce jour-là, nos murs se sont élevés de deux briques.

Le 5 juillet, un prisonnier, qui est parvenu à s'évader, me rapporte que les Wangwanas se flattent d'avoir tué quatre blancs vers Kassongo (1) et qu'ils nous tueront

1. Vraisemblablement Hodister et ses compagnons, formant une expédition commerciale, qui fut massacrée par les Arabes sur les rives du haut Congo, à l'ouest du Tanganika.

bientôt aussi, car, si nous ne les attaquons pas, c'est que nous ne devons pas être bien forts ; et si endéans les quatre jours, nous ne nous sommes pas mis en route, eux viendront porter la guerre chez nous.

Une nouvelle attaque. — Dans la nuit du 19 juillet, je suis prévenu que les Wangwanas (1) ont traversé en masse la Lukuga et ont pris le chemin de l'intérieur, qui conduit derrière chez nous. Nous serons attaqués demain.

Je fais immédiatement prévenir Katakï et Tambwa, les chefs des deux villages les plus exposés, afin qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

Au point du jour, les wachenzies sont aux portes de notre boma, mais bientôt le soleil est levé, l'heure des surprises est passée, rien d'anormal n'est signalé. Fausse perte ! dit-on aussitôt : les natifs reprennent le chemin de leurs huttes et nous nous remettons au travail comme d'habitude. A cinq heures et demie du soir, quelques coups de feu se font entendre du côté de chez Tambwa et Katakï : — *les Wangwanas ! les Wangwanas !* et on court aux armes.

De partout, les pauvres noirs affolés accourent avec ce qu'ils ont pu emporter dans leur hâte de fuir et s'engouffrent dans notre boma, bientôt trop étroit pour les contenir ; en même temps, les flammes s'élèvent du village de Katakï où l'attaque a eu lieu, et qui n'est distant du poste que de 2 kilomètres.

Mais la nuit descend, l'ennemi n'a fait que passer rapidement, sans nous donner le temps d'intervenir. Son coup a réussi. Il est tombé à l'improviste au milieu du village après avoir tué quelques hommes ; la panique s'est emparée des pauvres nègres au premier coup de fusil, et les brigands ont pu faire quelques captures, avec lesquelles ils se sont éloignés au pas de course ; ayant distinctement entendu les tambours du poste et les cris de mes hommes se livrant à une fantasia étourdissante, ils se sont crus poursuivis, et quelques-uns, afin de dé-

1. On appelle *Wangwanas* les gens de sac et de corde que les Arabes enrôlent à la côte de Zanzibar, pour faire leurs razzias dans l'intérieur du pays.

taler plus à l'aise, ont hâtivement assassiné les captures qu'ils venaient de faire.

Pendant trois ou quatre jours, les infortunés noirs sont entassés dans notre cour, en proie aux plus vives inquiétudes. Ils se décident à abandonner leurs villages, qui sont trop éloignés, et reconstruisent leurs cases tout contre notre boma. Là, du moins, quelle que soit l'heure à laquelle l'ennemi se présentera, nous arriverons à temps pour le bien accueillir.

Quelques jours après, la même scène se représente chez Tambwa, mais l'éloignement et la force du vent contraire nous ont empêchés d'entendre la fusillade, et nous n'avons eu connaissance du coup que quand il a été fait.

Chez Tambwa, il y avait quelques cultures de maïs presque arrivé à maturité : tout a été culbuté, anéanti. Vous concevrez aisément la consternation qui règne dans notre voisinage.

Le 30, dans la nuit, je suis prévenu que les audacieux brigands, que les Arabes ont déchaînés contre nous, sont postés au village de Kaniéra, dissimulé dans un bouquet d'arbres, qui n'est qu'à une portée de fusil. Ils nous croient sans doute bien faibles et ils attribuent à la peur notre silence après les hauts faits qu'ils accumulent depuis un mois, et ils viennent nous braver jusqu'à nos portes. Ils se disposent sans doute à venir mettre le feu la nuit aux cases des indigènes et profiter du tumulte inévitable qui s'ensuivrait pour faire leur mauvais coup.

Tandis que nous sommes occupés à envelopper d'un cordon de sentinelles les villages qui nous environnent, les indigènes, non prévenus, nous surprennent et répendant l'alarme par leur méprise, jettent la panique dans toute l'agglomération. L'ennemi a entendu les cris et le tohu-bohu de cette alerte : il ne pourra rien surprendre, et se retire avant le lever du soleil.

Cette fois la mesure est comble ! Voilà plus d'un mois que nous ne pouvons plus nous livrer au sommeil, et Dieu sait quand ces alertes prendront fin. Maintenant, j'envoie de jour à autre des patrouilles qui fouillent le

terrain dans tous les sens, et qui, je l'espère, surprendront bien un jour ou l'autre un campement de ces gredins.

Je vous ai déjà dit que, pour ne pas mourir de faim, je devais permettre à mes hommes d'aller jusqu'au Marungu acheter des vivres et que chaque voyage prenait de dix à douze jours, de sorte que j'ai toujours en route un tiers ou un quart de mon effectif. Nous étions donc bien dégarnis et fort exposés, et, journellement, je me lamentais sur la pénurie de nos moyens d'action et je voyais l'avenir très rapproché où nous serions abandonnés par les natifs que la crainte empêche de raisonner, ce qui nous condamnerait à la famine perpétuelle.

Jugez maintenant si l'annonce des renforts est arrivée à propos.

Je vais essayer de me mettre en rapport avec nos nouveaux camarades qui sont sans doute à Tabora à l'heure actuelle. Je me transporterai à Karéma en septembre avec les moyens de transports suffisants pour leur faire passer le lac. Il n'y a donc pas de mécompte à craindre de ce côté.

J'ai encore une foule de choses à vous dire, mais le temps presse ; il faut que ce courrier-ci parte sans retard. Je suis toujours sans nouvelle de Hinck, et je crains fort qu'il ne puisse pas nous rejoindre de si tôt (1).

MM. Renier et Docquier se portent à merveille ; je ne leur ferai pas l'affront de dire qu'ils travaillent comme des nègres. Car nos travaux avancent que c'est vraiment merveilleux ; les deux braves garçons donnent tout ce qu'ils peuvent, et, grâce à leur concours dévoué, nous aurons élevé deux postes en huit mois. C'est au 31 décembre 1891 que nous élevions le boma en bois, et, pour le 31 août 1892, le boma et les maisons d'Albertville seront tout en briques.

Nous nous réunissons pour vous adresser nos cordiales

1. L'expédition Hinck, partie de l'ouest par le Congo, fut arrêtée sur le Lomami par les troubles qui amenèrent le massacre d'Hodister. Elle ne put, en effet, rejoindre le capitaine Jacques et fut obligée de rentrer en Europe.

et respectueuses salutations et vous renouveler, si besoin est, l'assurance de notre entier dévouement.

Le capitaine commandant,
Alphonse JACQUES.

P. S C'est à regret que je ferme ma lettre si brusquement, mais il le faut bien. Je vous écrirai encore dans un mois. Le capitaine Joubert est en possession de presque tout son armement.

La partie que nous sommes à la veille d'engager doit être décisive et est trop grosse de conséquences pour m'y aventurer avec les miens à la légère. *Envoyez-moi donc par express les deux canons* que je vous ai demandés.

Deux gentils petits canons, je vous prie, et vous pourrez être fiers de nous, je vous le jure, et notre reconnaissance sera éternelle.

A. J

III. Deuxième lettre du capitaine Jacques.

Albertville, le 8 septembre 1892.

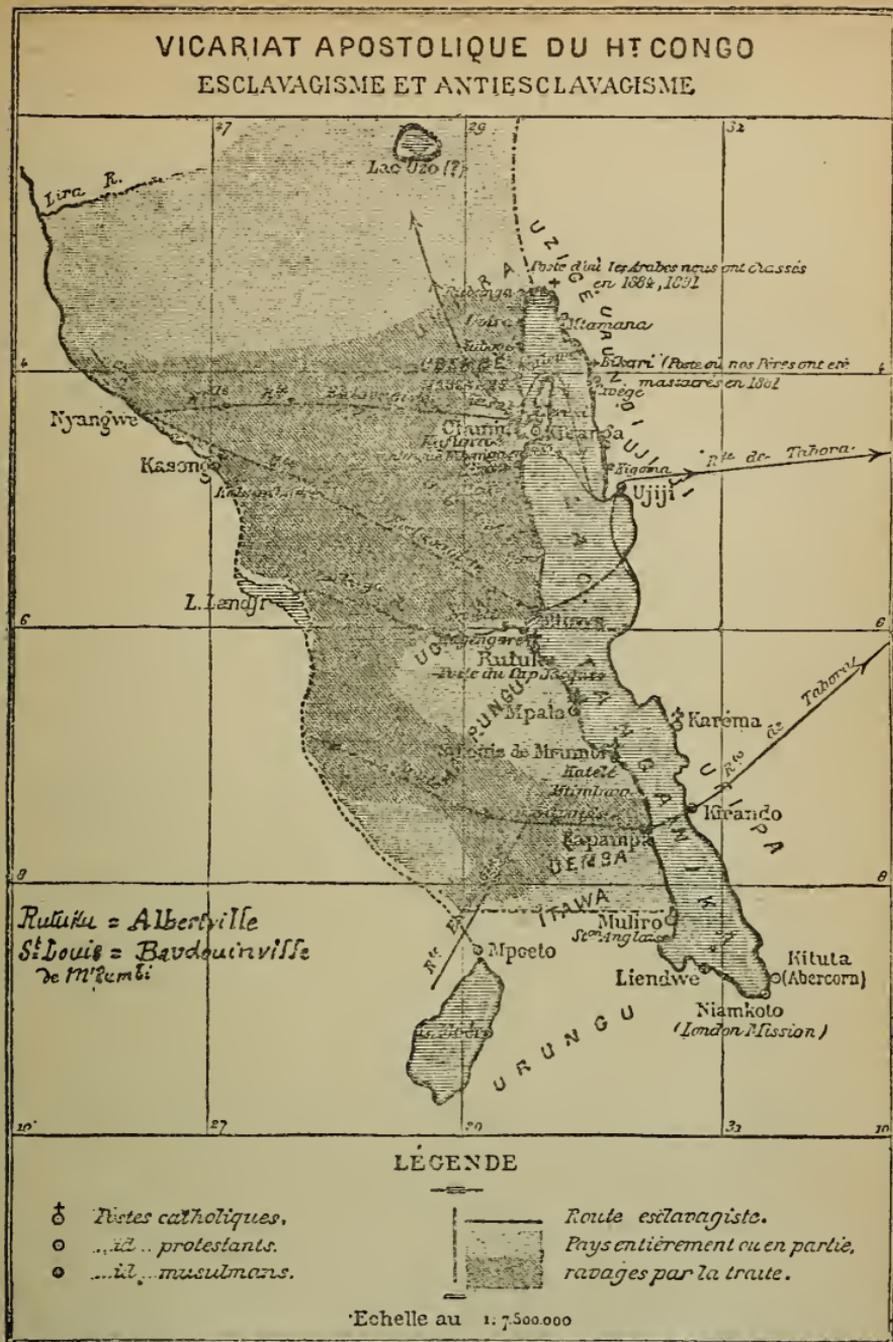
MESSIEURS,

Situation critique. — Tandis que de M' Pala, où je m'étais rendu pour un ravitaillement, je vous expédiais ma lettre n° 16, les Wangwanas recommençaient leurs exploits, mais cette fois-ci ils étaient plus nombreux que jamais et s'adressaient directement à notre poste.

L'attitude exclusivement défensive qui m'est imposée par l'insuffisance de mes moyens d'action a fait perdre confiance à bon nombre de wachenzies, qui, selon leur lâche et ingrate coutume, nous ont trahis et abandonnés pour passer dans le camp du plus fort.

Dans la nuit du 12 au 13 août, les gens de Mikéto, qui entretenaient secrètement des relations avec les Wangwanas, ont tous, à un signal convenu, abandonné et incendié en partie les cases du village qu'ils avaient construit tout contre les murs de notre fort, et se sont jetés dans les bras des Wangwanas postés à proximité.

Les deux jours suivants, la troupe s'est tenue cachée



Carte de la région du Tanganika, infestée par les Arabes.
Postes d'Albertville et de Baudouinville.

hors de vue du poste et a sans doute utilisé le temps passé dans le bois à abattre des arbres dans le but d'élever un boma, car on ne peut pas expliquer autrement la rapidité d'action de nos adversaires. Quelle n'a pas été la surprise de mes gens quand, le 16 au réveil, ils aperçurent, au bout de notre plaine, presque sur l'emplacement de l'ex-village de Katakai, un boma tout construit, sorti de terre comme un champignon !

L'ennemi était si nombreux qu'il ne pouvait être question de l'attaquer, on dut donc se borner à faire bonne garde et à organiser la défense.

C'est sur ces entrefaites que je regagne Albertville, le 16, vers midi. L'ennemi nous provoque à la lutte et profère contre nous toutes espèces de menaces, si nous ne déguerpiissons pas.

Rumaliza a décidé que l'on se battrait pendant trois mois, que je serais contraint de payer, de me retirer, et que les Wangwanas occuperaient ma position, — que j'ai élevée, disent-ils, pour les Arabes, — que nous ne pourrions pas cultiver, que nous mourrions de faim, qu'ils nous enlèveraient tous nos wachenzies, etc., etc.

Des menaces, ces enragés en passent vite aux faits : ils se répandent dans la plaine en hurlant et déchargeant leurs fusils sur nos gens, mais de trop loin, heureusement.

Le soir même, j'envoie un courrier au capitaine Joubert, lui demandant du secours. Les jours suivants se passent en escarmouches ; le 18, nous voyons une colonne se diriger vers la baie de Tambwa, dont le village est bientôt la proie des flammes ; quelques serviteurs sont capturés et les cultures sont enlevées.

Le 20, c'est au tour d'un autre village, celui de Katébelé, dont huit femmes sont prises et six hommes assassinés. Entretemps, l'ennemi consolide sa position. Il est très fort ; la troupe, composée de Wangwanas, manyamouézis et manyémas, tous serviteurs de Rumaliza, peut compter *trois cents fusils*, plus une foule d'indigènes armés de lances et de flèches empoisonnées. Une partie surveille les travailleurs, tandis qu'une autre envoie des balles contre nos murs.

Arrivée de Delcommune. — Enfin, le 24, dans

l'après-midi, nous apercevons des voiles à l'horizon ; ce sont les renforts qui nous arrivent, et quelle n'est pas notre joie quand nous voyons débarquer, avec le *capitaine Joubert*, le commandant de l'expédition du Katanga *M. Delcommune* ⁽¹⁾, et deux de ses adjoints, l'ingénieur *Diderich* ⁽²⁾ et le sergent *Cassart*.

Nos compatriotes ont dans leur programme l'exploration de la contrée troublée que nous occupons. *La Providence les amène juste à ce point* de leur itinéraire et dans les circonstances que vous savez. Apprenant le péril où nous sommes, d'un élan généreux et spontané, ces braves m'apportent l'inestimable concours de leurs personnes.

Le 25, dans la soirée, je renvoie les barques prendre, chez Rutuku, 200 hommes du capitaine qui ont gagné ce point par la voie de terre. Le 26, la concentration de nos forces est terminée. J'ai près de 250 hommes dont les deux tiers sont armés de fusils à cartouches. Mon plan d'attaque est dressé et l'assaut décidé pour le lendemain.

Attaque du boma ennemi. Insuccès.— *M. Delcommune* avec quelques bons tireurs, doit assurer la défense du fort. Le capitaine *Joubert*, secondé par *M. Diderich* avec 150 hommes, doit entamer l'action et attirer l'ennemi de son côté, tandis que moi-même, avec mes adjoints et le sergent *Cassart*, ayant contourné la position,

1. *M. Alexandre Delcommune*, né en 1855, à Namur, est le vétéran des explorateurs belges en Afrique, où il a rempli divers postes depuis 1872. En 1891, il remonte le Lomami, parvient aux sources du Lualaba, découvre le lac Kasali et arrive sur le Tanganika, juste à temps pour secourir le capitaine *Jacques*. Il se propose de revenir vers l'ouest par le lac Landji et le haut Congo.

2. *Norbert Diderich*, né en 1867, à Vielsalm, est un élève du pensionnat de Carlsbourg, dirigé, comme Malonne, par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y fit ses classes professionnelles de 1880 à 1885 (en même temps que deux des frères du capitaine *Jacques*), puis entra à l'Université de Louvain, d'où il sortit en 1889 avec le diplôme d'ingénieur civil et des mines. Rentré à Carlsbourg en qualité de professeur de géologie à la section agricole, il partit en 1890 pour l'Afrique comme adjoint de *M. Delcommune*, et chargé de faire la géologie des contrées parcourues. Arrivé au Tanganika, il fut heureux de rencontrer et de secourir son compatriote, le capitaine *Jacques*, qui rend à sa valeur le plus bel hommage : *Norbert*, écrit-il, *s'est battu vaillamment à mes côtés, et je suis heureux de pouvoir crier bien haut : C'est un brave!*

(NOTE de la deuxième édition). Aujourd'hui (1894), *M. Diderich* est promu par l'État congolais à la direction de l'industrie et de l'agriculture au Congo.

nous comptons nous jeter sur le boma dégarni d'une partie de ses défenseurs.

Au petit jour, chacun était à son poste, et un peu avant six heures l'action commençait. L'ennemi s'est tenu prudemment dans les tranchées profondes, creusées immédiatement derrière de solides palissades, où il était presque entièrement à l'abri de notre vue et de nos coups. De tous les côtés, nos hommes se sont résolument rués sur cette haie meurtrière sans parvenir à l'ébranler. L'occupant était fort et abondamment pourvu de cartouches, de balles et de poudre.

Nous l'avons cerné douze heures, mais à la tombée du jour, alors même que les défenseurs, qui devaient être épuisés au moins autant que nous, et presque à court de munitions, cherchaient une issue pour gagner les champs, *un coup malheureux blessant un de nos nyamparas, jette la panique* dans les rangs de nos soldats, dont beaucoup voyaient le feu pour la première fois. Tous nos efforts pour les retenir sont stériles, ils restent sourds à nos appels et presque tous, abandonnant la partie, regagnent le poste dans une fuite désordonnée.

Le brave Joubert est parvenu à retenir près de lui une poignée de fidèles. De notre côté, nous avons un noyau d'hommes résolus ; mais *les cartouches manquent*, et nous sommes bientôt contraints d'abandonner à notre tour le théâtre de l'action. C'est le cœur serré que nous regagnons Albertville.

L'ennemi ne s'est pas rendu immédiatement compte de notre mouvement de retraite, de sorte que nous n'avons eu qu'à nous garer des coups de nos propres hommes qui, affolés et sans voir, brûlaient leurs dernières cartouches.

Tous les Européens, sans exception, se sont admirablement comportés, et je me plais à rendre ici un public hommage au courage, au sangfroid et à la fermeté qu'ils ont montrés dans cette dure journée. Je n'aurai jamais de meilleurs auxiliaires. Il n'en est malheureusement pas de même de nos askaris. Soldats d'un jour et ne brillant pas toujours précisément par la bravoure, ils se groupent souvent autour d'un chef de file reconnu comme plus ou

moins déterminé : ce dernier étant frappé ou venant à faillir, c'est la *déroute pour tous*.

L'ennemi, avec ses fusils à cartouches de divers systèmes et ses gros fusils éléphant, avait fait assez de vides dans nos rangs. Nous avons pu enlever nos morts et ramener nos blessés. Comme toujours, ce sont nos meilleurs hommes qui ont été frappés, et la consternation était assez grande. La confiance en eux-mêmes faisait défaut, et nous n'avons pu songer à reconduire les hommes à l'attaque le lendemain de cette journée ; la consommation de cartouches avait d'ailleurs été si grande qu'il ne m'en restait plus assez pour maintenir la lutte pendant trois heures aux mêmes conditions que la veille, et, en cas d'insuccès, il ne me restait plus de quoi me défendre dans le fort.

La caravane du lieutenant Long, dont vous m'annoncez l'envoi, arrivera bien à propos, surtout si elle amène des cartouches. Mais je pourrai me maintenir dans ma position, je l'espère du moins. J'ai fait évacuer le plus possible de wachenzies sur M'pala et le Marungu ; là du moins, ils pourront un peu cultiver pour se nourrir.

Ici, *la famine est affreuse*, mes bateaux sont toujours en route et suffisent à peine à assurer le vivre à mon personnel. Les provisions s'épuisent vite, et j'aurai toutes les peines du monde à trouver de quoi nourrir nos gens jusqu'à l'arrivée des premières récoltes (février). Ici même, je n'entrevois pas la possibilité pour nous de cultiver aussi longtemps que nous aurons l'ennemi à nos portes, et pour les déloger il n'y a qu'un moyen : c'est *le canon*.

Je ne puis plus *rien tenter* avant que vous ne m'ayez muni de cet élément indispensable de succès. J'ai sagement apprécié la situation quand je vous ai demandé de l'artillerie. J'espère que nous serons bientôt en possession des pièces en question. Ce qui est à redouter, c'est que les Arabes ne viennent en plus grand nombre encore et, appuyés sur leur boma, faire le blocus de notre forteresse. *Albertville une fois pris, ce serait la ruine inévitable de l'Urua, du Marungu et de tout ce qui tient encore un peu sur le Tanganika,*

J'aurais aujourd'hui en ma possession un canon com-

me ceux de l'État et trois obus seulement : il ne me faudrait pas une heure pour anéantir le travail des Wangwanas, et ceux-ci ne s'aventureraient plus jamais sur cette rive de la Lukuga.

Alphonse JACQUES.

III. Manifeste de la Société Antiesclavagiste.

La Société antiesclavagiste, que les capitaines Jacques et Joubert, avec leurs adjoints, représentent si vaillamment au Tanganika, vient avec confiance solliciter du public belge les ressources nécessaires à l'achèvement de l'Œuvre entreprise par elle.

Il faut éviter à tout prix que l'histoire n'enregistre demain cet autre fait que, faute d'avoir été secourus en temps utile, nos compatriotes n'ont pu repousser l'agression des bandits arabes qui les entourent et qu'un premier succès aura rendus capables de toutes les audaces.

Si pareil malheur arrivait, et s'il était imputable à notre indifférence, quels ne seraient pas nos cuisants, mais stériles regrets !

Le Conseil Directeur ne veut pas faillir au devoir qui lui incombe d'attirer sur cette éventualité l'attention de ceux dont la générosité, par un premier et magnifique élan, a permis l'envoi au Tanganika de nos valeureux compatriotes.

Ces braves ne représentent pas seulement là-bas une œuvre humanitaire, ils y représentent notre pays ! Ils y sont, avec Joubert, les seuls protecteurs des Européens ; ils sont les seuls champions de la civilisation au centre même de la moderne barbarie.

Le nom Belge est béni, en ces lointaines contrées, par tous les malheureux noirs, qui viennent chercher autour d'Albertville une protection contre leurs tyrans.

Les lettres que nous reproduisons mensuellement dans le *Mouvement antiesclavagiste* montrent quel est le nombre des uns et des autres ; combien l'organisation des indigènes en troupe armée serait aisée, et combien il

tous
un grand nombre d'entre nous, et à permettre l'envoi à Jacques du nouveau secours sur lequel il est en droit de compter.

Notre appel — le sien plutôt — ne saurait demeurer sans écho dans les cœurs de nos concitoyens.

Le Conseil-Directeur de la Société antiesclavagiste de Belgique.

Lieutenant-général Jacmart, président ;
Mgr Jacobs, doyen de Sainte-Gudule, vice-président.

IV. Le pape Léon XIII et la Société Antiesclavagiste Belge.

DANS une récente visite au Vatican, Mgr Jacobs a eu l'occasion d'entretenir le Saint-Père de la Société antiesclavagiste de Belgique.

Sa Sainteté demanda tout d'abord des nouvelles du capitaine Jacques, « qui est venu me voir, comme vous le savez », dit le Saint-Père. Elle manifesta hautement sa satisfaction en apprenant que les zouaves pontificaux avaient, eux aussi, voulu secourir Joubert, leur frère d'armes.

Sa Sainteté continua ainsi :

— « Espérez-vous envoyer bientôt de nouveaux renforts ? »

— « Il le faudrait, Très-Saint-Père, pour maintenir ce qui existe et pour étendre notre cercle de préservation à ceux que l'instinct de la conservation groupe autour de nos postes. Mais, malgré l'impérieuse nécessité et notre vif désir, je n'oserais rien affirmer. Les expéditions coûtent cher, et l'argent devient rare. »

A ce moment, Léon XIII leva au ciel un regard d'une profonde tristesse et garda quelque temps le silence. Puis, se redressant, il dit avec énergie :

« Mon cher Fils, la Belgique si généreuse, et d'autres pays, moins à même de combattre la traite directement

...and
 ...sécurité
 ...qui défend contre
 les affreux marchands d'esclaves ces milliers de pauvres
 noirs voués sans cela à toutes les ignominies et à toutes
 les tortures. C'est là un caractère particulier de notre
 œuvre. Elle est doublement belle ! *Et pas un être hu-*
main, quelles que soient du reste ses opinions, ne peut
vous refuser ce que vous demandez pour une pareille
cause.

— « Très-Saint-Père, ces paroles sont pour nous le
 plus précieux des encouragements. Elles décupleront
 notre ardeur. Puis-je, sans indiscretion, en user auprès
 de tous ?

— « Ah ! certes ! je le désire même. Oui, dites-le
 bien haut, dites à tous que le Pape supplie ceux
 auxquels le Seigneur a départi les biens de cette
 terre de ne pas oublier les malheureux noirs vic-
 times de la traite en Afrique.

« Ils sont nos frères à tous !

« Et du plus profond de mon âme, j'appellerai
 les bénédictions du Ciel sur tous ceux qui aideront
 à délivrer de leurs chaînes ou à arracher à la mort
 ces infortunés, qui, devant Dieu, ont, aussi bien
 que nous, droit à la liberté et à la vie. »



Nous croyons qu'il serait impossible de mieux ter-
 miner ce petit ouvrage qu'en rapportant ces nobles et
 encourageantes paroles du grand Léon XIII.

Le Père commun des fidèles du monde entier aime
 particulièrement ceux qui, comme Lui-même, souffrent
 pour la justice. Et quelle plus grande misère peut-on
 trouver à secourir que celle de ces pauvres Noirs Con-
 golais livrés corps et âme à l'esprit du mal, incarné dans
 les chasseurs d'esclaves ?

Alexis Vrithoff, notre jeune héros, a payé de son sang
 sa coopération à une si noble cause.

Sachons, nous, y participer non seulement de notre bourse, mais encore par notre sympathie et par nos prières, persuadés que le Ciel nous exaucera, en accordant tôt ou tard un succès complet à cette œuvre humanitaire et chrétienne, entreprise pour la grande gloire de Dieu et la délivrance des opprimés.

En Belgique, de toutes parts, les journaux signalent les souscriptions: Roi, Ministres, Evêques, Sénateurs, Représentants et autres dignitaires de tout ordre, Sociétés civiles, Congrégations religieuses, étudiants, industriels et agriculteurs, les âmes généreuses de toutes classes envoient leur nom et leur offrande, mais aussi faut-il recueillir au delà des 200,000 francs, que coûtera une quatrième expédition africaine projetée.

Celle-ci emportera les deux petits canons, offerts par le comité de Liège, et les munitions destinés au capitaine Jacques, ainsi que 100 fusils et 25.000 cartouches envoyés au capitaine Joubert par le Comité des Zouaves pontificaux, lequel en 1891, avait ravitaillé le poste de Mpala.

Espérons qu'en ce moment l'expédition Long, Duviervier et Demol a rejoint le capitaine Jacques, et que l'année 1893 y verra arriver le capitaine Descamps à la tête de la quatrième expédition antiesclavagiste belge.

2 février 1893.



